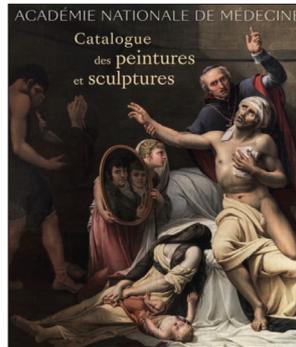


## Quand la médecine se met en scène

L'Académie nationale de médecine, qui a fêté cette année son bicentenaire, conserve un patrimoine artistique riche de 260 peintures et sculptures, qui fait l'objet d'un passionnant catalogue édité sous la direction de Jérôme Van Wijland, le directeur de la bibliothèque de l'Académie. Ce sont surtout les peintures qui sont à l'honneur dans ce beau livre. Elles se répartissent, à quelques exceptions près, en deux grands ensembles : des portraits d'académiciens illustres principalement du XIX<sup>e</sup> siècle (mais le XX<sup>e</sup> siècle n'est pas absent, avec, par exemple, des portraits de Henri Mondor ou de Henri Baruk) et de grands tableaux reproduisant des scènes d'histoire de la médecine. Chaque œuvre est accompagnée d'une notice (de nombreux spécialistes ont été mis à contribution) qui, pour les portraits, détaille la biographie du peintre et celle du sujet représenté. La collection s'est bâtie grâce aux dons des académiciens (ou de leurs proches à leur décès) : en se faisant portraiturer, ils ont souhaité (ou leurs héritiers) laisser dans ce lieu le souvenir de leur présence et de leurs travaux. Leur carrière s'associa souvent à bien des honneurs liés à leurs responsabilités universitaires ou aux soins prodigués aux responsables du pays (la légion d'honneur est omniprésente sur les vestons et les toges). Mais ces portraits témoignent aussi d'une proximité entre les peintres et leurs modèles qui éclaire sur le milieu dans lequel tous évoluaient. C'est l'image d'une médecine conquérante constituée de personnalités exemplaires, venant parfois de milieux très modestes, dont la tranquille assurance (mais quelques visages sont tourmentés) exprime la certitude d'avoir influencé positivement le cours de la science ou de la pratique médicale ou chirurgicale. Le choix de s'arrêter sur un seul de ces beaux portraits est bien sûr arbitraire, mais nous n'y résistons pas en évoquant par exemple celui du chirurgien Jules Cloquet (on doit à ce dessinateur exemplaire un magnifique traité d'anatomie) réalisé en 1879 par Caroline Commanville, la nièce chérie de Flaubert, lui-même fils du célèbre chirurgien de Rouen Achille Cléophas, dont Cloquet avait été l'élève. Achille confia Gustave à Cloquet qui l'emmena avec lui dans un long voyage en Corse et dans les Pyrénées. Cloquet, qui devint baron sous le Second Empire, fut donc ainsi le proche de trois générations de Flaubert, un vrai roman... Citons encore les deux portraits de Jobert de Lamballe, l'un à 38 ans par Boulanger qui le montre



**ACADÉMIE  
NATIONALE  
DE MÉDECINE,  
CATALOGUE  
DES PEINTURES ET  
SCULPTURES**

Dir. Jérôme  
van Wijland  
Éditions Snoeck,  
Grand, 2020,  
484 pages, 40 €

ténébreux et romantique, tel un personnage balzacien à l'assaut de la gloire (sa jeunesse avait été misérable) et le même par Giraud à 59 ans à l'apogée de sa renommée, mais avec une note de tristesse dans le regard, comme un pressentiment de la piqûre accidentelle qui, un an plus tard lors d'une opération, lui inoculera une syphilis dont il mourut quelques années après dans un dramatique tableau de paralysie générale.

Les notices sur les grands tableaux sont aussi passionnantes. Ils reproduisent des scènes médicales dont certaines sont célèbrissimes : outre une très belle copie de la leçon d'anatomie de Rembrandt, elles mettent en scène Jenner procédant à la première vaccination, Pinel délivrant les aliénés, Larrey soignant sur le champ de bataille, Claude Bernard faisant la vivisection d'un lapin, Vaquez à l'hôpital Saint-Antoine (par Vuillard) ou encore une épidémie en Espagne, avec un religieux qui exalte les mourants, un tableau de 1806 de José Aparicio, qui semble presque une réplique au tableau « laïc » peint par Gros en 1804 montrant Bonaparte touchant les pestiférés de Jaffa. Ces scènes historiques ou légendaires témoignent par leur format spectaculaire d'une volonté nouvelle d'autocélébration de la médecine par ses héros. Mais le diable, parfois, se niche dans les détails : c'est ainsi que le père d'un obscur peintre, pour faire de la publicité à son rejeton, fit don à l'Académie, qui l'accepta sans trop y réfléchir, d'un de ses tableaux montrant la découverte de la circulation sanguine par Harvey. Le peintre s'inspira d'une rumeur fausse selon laquelle Harvey expérimentait sur des condamnés à mort et qu'il avait invité le roi d'Angleterre Charles I<sup>er</sup> à l'une de ses démonstrations. C'est ainsi qu'on voit le monarque, sur l'incitation supposée d'Harvey, plonger sa main dans une plaie thoracique béante faite sur le supplicié pour apprécier directement les battements de son cœur ! Mais 13 ans plus tard, plusieurs académiciens réalisèrent l'énormité qu'il y avait à siéger sous un tel tableau : « *les soussignés, membres de l'Académie de médecine, considérant que le tableau placé au-dessus de la tête du Président, et représentant une expérience atroce faite sur un homme vivant, par le grand physiologiste Harvey, est de nature à accréditer en la plaçant sous le patronage de l'Académie une fable ridicule qui porte atteinte à la dignité de la science, demandent que ledit tableau soit enlevé de la salle des séances...* ». Il était temps...

**Jean Deleuze**

## L'HISTOIRE DES SCIENCES, UN REMÈDE CONTRE LE COMPLICITÉ

La connaissance est un des meilleurs remèdes contre le complotisme. Au moment où la démarche scientifique se voit contestée par toutes sortes d'individus et de croyances, rien n'est plus nécessaire que de se pencher sur l'histoire des sciences et de la médecine, sur le grand mouvement des idées et des techniques qui, depuis l'Antiquité, par tâtonnements successifs au grè des échecs et des progrès, des intuitions et des fausses pistes, des polémiques et des consensus, de succès et de dérives, a construit notre rationalité. Des chercheurs de tous horizons construisent cette histoire transdisciplinaire par nature. Nous attirons l'attention ici sur quelques ouvrages récemment reçus qui témoignent de la richesse des travaux sur le corps et la médecine et qui, scrutant le passé, éclairent sur le futur.

*Notre culture scientifique*, de Lucio Russo, sous-titré *Le monde antique en héritage*, est justement un magnifique plaidoyer pour ne pas oublier ce que la science moderne doit à son héritage grec, au premier rang duquel sa façon de raisonner conjuguant observation, questionnement, déduction, capacité à construire des théories et à tenter de les vérifier. Ce sont surtout les sciences physiques dont traite l'auteur, mais ses propos sont largement applicables à la médecine. Il met en garde contre une vision du progrès qui se couperait de ses racines jugées obsolètes ou trop anciennes et qui, paradoxalement, sans sa connaissance de l'histoire des idées, nous laisserait désarmés face aux ruses de l'irrationnel...

Julien Devinant s'intéresse, lui, aux troubles psychiques selon Galien. Une façon de montrer que ce dernier est peut-être autant philosophe que médecin, même si la première qualité lui est contestée tant son immense corpus paraît hétérogène sur le plan de la pensée. Mais philosophes et médecins se heurtent à un même problème de taille : l'âme et son rapport au corps. Si les premiers tentent d'en apaiser les tourments par les pouvoirs de la raison, les seconds – en l'occurrence Galien – y accèdent par l'étude des troubles psychiques. Au travers d'une étude minutieuse de l'œuvre galénique, l'auteur tente de comprendre comment l'illustre médecin grec essaie de relier cette question théorique de l'âme aux phénomènes psychopathologiques qu'il observe pour conclure peut-être humblement que cette connaissance lui échappe.

Mais l'histoire de la médecine révèle aussi bien des étrangetés, c'est ainsi de la thériaque, dont un passionnant ouvrage pluridisciplinaire raconte l'épopée. Voici un remède élaboré par le médecin de Néron, composé de dizaines d'ingrédients dont de l'opium et de la chair de vipère, qui fut censé guérir toutes les maladies et dont la réputation et la fabrication se perpétuèrent jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Un succès millénaire auquel mit fin le codex de 1908, avec ce constat : « *Après avoir tenu une si grande*



**NOTRE CULTURE SCIENTIFIQUE - LE MONDE ANTIQUE EN HÉRITAGE** par Lucio Russo, Les Belles Lettres, Paris, 2020, 236 pages, 17,50 €

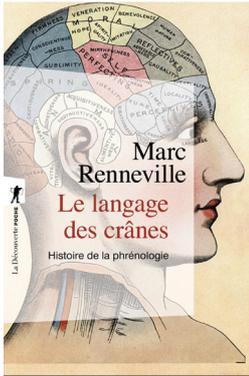
**LES TROUBLES PSYCHIQUES SELON GALIEN - ÉTUDE D'UN SYSTÈME DE PENSÉE** par Julien Devinant, Les Belles Lettres, Paris, 2020, 436 pages, 55 €

**LA THÉRIAQUE, HISTOIRE D'UN REMÈDE MILLÉNAIRE** Dir. Véronique Boudon-Millot et Françoise Micheau, Les Belles Lettres, Paris, 2020, 434 pages, 25,50 €

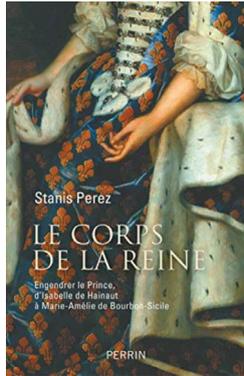
*et si longue place dans la pharmacie et la thérapeutique, elle quitte le domaine de l'histoire pour être reléguée dans celui de la légende.* » Une phrase assassine qui ne peut masquer que cet illustre remède qui eut autant de succès en Occident qu'en Orient, et jusqu'en Chine, a été un extraordinaire révélateur de l'histoire de la pharmacopée et de la transmission médicale.

Autre histoire complexe et qu'on ne peut évacuer d'un haussement d'épaules, celle de la phrénologie dont on réédite un ouvrage qui avait été très remarqué en 2000. Cette première tentative de faire coïncider localisations cérébrales et traits de caractère par l'intermédiaire des reliefs du crâne, si elle peut paraître bien naïve à nos yeux, n'en mobilisa pas moins au XIX<sup>e</sup> siècle, entre ses partisans et ses adversaires, bien des débats intéressants, dont un des moindres ne fut pas celui de la prédisposition et du fatalisme des comportements, ce dont le Dr Gall qui fonda la discipline ne cessa de se défendre.

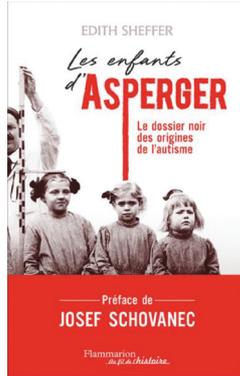
L'historiographie moderne a aussi mis en valeur l'histoire du corps. On doit à Stanis Perez de remarquables ouvrages consacrés à la santé des monarques et au corps du roi, dont celui de Louis XIV. Mais l'auteur s'interroge à nouveau : « *Que dire du corps de la Reine? Que dire de ce corps rendu complémentaire par sa féminité et vital par sa fécondité? Que dire de ce corps qui, placé sous les auspices de la Paix, de l'Amour et de la Génération, est conçu non pas à la manière d'une alternative au modèle viril du pouvoir royal mais comme une garantie de sa survie?* » Sa grande mission est celle d'engendrer le prince, une affaire d'État qui ne réduit pas le corps des reines de France au seul enfantement, mais rend inséparable le corps des deux époux pour assurer l'avenir. D'où le retournement que subira celui de Marie-Antoinette, cible de nombreux et inimaginables pamphlets obscènes, puis de la cruauté



**LE LANGAGE DES CRÂNES - HISTOIRE DE LA PHRÉNOLOGIE**  
par Marc Renneville, Éditions La Découverte, Paris, 2020, 318 pages, 12 €



**LE CORPS DE LA REINE** par Stanis Perez, Édition Perrin, Paris, 2019, 480 pages, 25 €



**LES ENFANTS D'ASPERGER - LE DOSSIER NOIR DES ORIGINES DE L'AUTISME**  
par Edith Sheffer, Éditions Flammarion, Paris, 2019, 392 pages, 23,90 €

révolutionnaire qui la couvrit d'insultes et l'obligea à regarder la tête et le sexe de son amie, la princesse de Lamballe, fichés au bout d'une pique. Le corps public de la reine était devenu celui des outrages.

Finissons sur la période contemporaine et le débat qui concerne le pédopsychiatre viennois Hans Asperger, décédé en 1980 sans savoir que la thèse qu'il avait écrite en 1944, *Les psychopathies autistiques pendant l'enfance*, parce qu'elle élargissait la définition de l'autisme à des enfants pas forcément handicapés ou limités dans leur expression et parfois même d'une intelligence supérieure, rencontrerait après sa mort l'enthousiasme en 1981 d'une psychiatre britannique qui donnera le nom de « syndrome d'Asperger » aux enfants concernés. On sait la fortune immense attachée à ce diagnostic, même si le DSM-5 ne le retient plus. La biographie très documentée que lui consacre Edith Sheffer est terrifiante : si Asperger n'a pas été membre du parti nazi, le milieu professionnel et médical dans lequel il évoluait l'était sans limite, et Asperger, professeur à l'hôpital pédiatrique de Vienne et adepte de la pédagogie curative, paraît avoir participé au processus de sélection désignant les enfants jugés « irrécupérables » ou inadaptés à la vie collective telle que l'entendait le III<sup>e</sup> Reich. Ces enfants étaient transférés dans un pavillon où ils décédaient rapidement et officiellement d'une pneumonie, l'ordre d'élimination étant donné à Berlin après l'étude du dossier transmis par Vienne. Cette vision noire du rôle d'Asperger est contestée par d'autres psychiatres, mais il n'en reste pas moins que les travaux sont désormais nombreux qui montrent combien le corps professoral et universitaire allemand a adhéré massivement à l'idéologie nazie. Il y a quelques années, la découverte du passé nazi de Wegener avait fait débaptiser la maladie éponyme. La nouvelle approche des troubles du spectre autistique permet d'oublier Asperger...

Jean Deleuze

## SAMUEL POZZI, LE FLAMBOYANT

L'auteur, Julian Barnes, souligne à la fin de ce roman qu'il l'a écrit dans la perspective du Brexit tant il y a de raisons d'être consterné par les attitudes anglaises vis-à-vis de l'Europe, et de conclure : « *Samuel Jean Pozzi emplissait son existence de médecine, d'art, de voyages, d'amis et connaissances, de politique et d'autant de sexe que possible. Il n'était heureusement pas sans défauts, mais je le présenterais, néanmoins, comme une sorte de héros.* »

Le ton de l'ouvrage, mi-roman, mi-biographie, est donné, il débute à Londres en 1883 : trois Français, un prince, Edmond de Polignac, un comte, Robert de Montesquiou, un roturier, Samuel Pozzi, « *l'homme en rouge* », se retrouvent pour « *un shopping intellectuel et décoratif* ». C'est à travers les destins entrecroisés de ces trois hommes que l'auteur va évoquer avec érudition et un humour très *british* la trépidante Belle Époque. Le texte abondamment illustré par les vignettes issues des célébrités contemporaines distribuées par Félix Potin dans ses barres de chocolat évoque au fil de la plume Oscar Wilde, Sarah Bernhardt, Huysmans, Marcel Proust, dont le frère Robert fut l'assistant de Pozzi, Barbey d'Aurevilly et beaucoup d'autres. Mais son fil conducteur est la vie de Samuel Pozzi ; comme l'écrit l'auteur, « *il est partout* ». Représenté dans un tableau de John Singer Sargent en 1881, dans une somptueuse robe de chambre rouge, Samuel Pozzi est issu d'une famille protestante d'origine italienne installée à Bergerac où il naît le 3 octobre 1846. Médaille d'or de l'internat de Paris en 1882, il devient, après sa nomination à l'agrégation, l'élève de Paul Broca à l'hôpital de Lourcine-Pascal, futur hôpital Broca. Dès 1886, il se rend à Édimbourg pour rencontrer Lister et étudier les détails de sa « méthode antiseptique ». Impressionné par l'efficacité du système de santé et de son financement privé, il se rend à plusieurs reprises aux États-Unis et notamment à la Mayo Clinic à Rochester. À son retour, il rénove son service à l'aide de fonds privés, fait installer une bibliothèque et décorer galeries et salles avec comme pièce maîtresse une grande fresque de son ami Georges Clairin, *La santé rendue aux malades*. Le 1<sup>er</sup> mai 1901, la première chaire de gynécologie est créée, et Pozzi l'occupe. Lors d'un séjour au Canada, il rencontre Alexis Carrel et présentera ses travaux sur les sutures vasculaires devant l'Académie nationale de médecine, dont il sera membre. Dreyfusard, il assiste au transfert de la dépouille d'Émile Zola au Panthéon. Médecins des célébrités mais aussi grand serviteur de l'hôpital public, auteur d'un traité de gynécologie reconnu internationalement, Samuel Pozzi meurt le 11 juin 1918, assassiné par un de ses malades !

En résumé, un livre passionnant qui restitue brillamment l'atmosphère de la Belle Époque à travers la destinée d'un médecin hors du commun. On ne peut que remercier l'auteur pour son illustration, originale, des liens qui unissent la France et la Grande Bretagne : le prince Edmond de Polignac fut enterré dans le caveau familial des Singer, sur les falaises qui dominent Torquay et d'où l'on peut voir la France. 🇫🇷

Jean-Noël Fiessinger



**L'HOMME EN ROUGE**  
par Julian Barnes  
Mercure de France,  
Paris, 2020,  
304 pages, 23,80 €